

Cette dernière considération, et d'autres analogues, ne permettent plus à l'exégèse de se réfugier dans un système mixte, accepté naguère sans grande difficulté, et consistant à admettre l'universalité du déluge quant à l'homme seulement; le déluge, géographiquement partiel, eût été universel par rapport à l'homme, s'étant étendu sur toute la portion du globe alors habitée et rien que sur elle. Mais dès lors que les premières migrations des descendants de Noé se heurtèrent à des populations beaucoup plus anciennes, il n'est plus possible de se maintenir sur ce terrain transitoire.

Aux difficultés d'ordre purement physique et physiologique, on peut sans doute répondre, et l'on a d'ailleurs répondu qu'il est aussi facile à Dieu de faire une série indéfinie de miracles que d'en faire un seul. En principe, c'est vrai. Mais les règles de la vraie herméneutique s'opposent à l'introduction *arbitraire* du miracle pour résoudre les difficultés que peut soulever l'interprétation des saintes Écritures. Tel est l'avis de la plupart des Pères de l'Église, et notamment de saint Augustin et de saint Grégoire de Nysse, qui veulent que l'on n'introduise le miracle dans la Bible que " quand le texte le dit expressément ou bien lorsque le passage à interpréter est inexplicable autrement (1). En tout cas, quelque multiplicité de miracles solidaires que l'on puisse ou veuille invoquer, ils ne résoudreont pas la difficulté de l'existence de populations compactes, de races puissantes, antérieures aux races issues des enfants de Noé, non plus que des restes humains contemporains des âges quaternaires découverts en Europe, en Asie, en Amérique, et mêlés aux débris des repas (Kjoekkemmoddings) et de l'industrie de ces hommes primitifs.

A ceux dont l'orthodoxie s'effraierait de la restriction du déluge de Noé, on peut répondre avec le R. P. Zahm

(1) Ibid., p. 120.